

Documentaristes en Vallée d'Aoste

Albino Impérial

Quelques décennies après l'invention de la photographie, on voit foisonner en Vallée d'Aoste, durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, un grand nombre de photographes, aussi bien professionnels qu'amateurs, dont quelques-uns, à partir de 1870, atteindront de remarquables niveaux expressifs et documentaires.

À la suite de l'invention des frères Lumière, le cinéma apparaît aussi en Vallée d'Aoste, en dehors des circuits officiels et surtout sous forme de projections.

C'est ainsi que l'abbé Joseph Fosson, le premier probablement en Vallée d'Aoste, projette des films à caractère religieux à Bosses entre 1935 et 1939.¹

C'est lui qui, en 1932, à l'occasion de l'arrivée à Aoste de l'évêque Mgr Imberti, commande au photographe Othmar Freppa un documentaire sur l'événement, tourné dans le format Pathé 9,5 mm. Freppa filme aussi quelques vues de Pila, Gressoney... : sans doute les premiers documentaires locaux.

Entre 1938 et les années 50, il faut signaler quelques auteurs de documentaires en 16 mm, dont Aldo Champion de Brissogne.

C'est dans la production de l'*Istituto Luce*, fondé en 1926 par le régime fasciste, que nous trouvons parmi les documentaires de guerre, en plus de la fiction de propagande, la première trace « valdôtaine » : un documentaire sonore réalisé par le photographe Octave Bérard, d'environ 12 minutes, intitulé « Nella steppa del Don » tourné en noir et blanc, entre 1942 et 1943, sur le front russe pour le compte de l'ARMIR (la section cinématographie du détachement « A » de la VIII^e armée), après le séjour du colonel en Albanie, envoyé en tant que photographe par l'*Istituto Luce*.

Ce documentaire, où s'alternent des photos et des films, d'une valeur ethnographique et anthropologique met en relief, en plus des scènes de guerre, les tristes conditions de vie des populations des villages de la région du Don : l'opérateur est ici en même temps le metteur en scène qui sélectionne personnellement les scènes à tourner, dans des conditions souvent difficiles.

Le colonel Bérard, né à Chesallet le 18 juillet 1896, partit pour la Grande Guerre à 19 ans. Grâce à sa sensibilité et probablement à son activité de photographe, il sentit toujours plus un penchant pour la documentation des faits humains qui se déroulaient autour de lui.

Après avoir abandonné l'armée, il rejoignit les maquisards pour la libération de la Vallée d'Aoste et depuis lors il réalisa des photos et des documentaires sur

les moments les plus importants : batailles, comices, processions, fusillades... Il ne négligea pas, afin de fixer la mémoire de ces événements, de mélanger la fiction et la documentation. L'intégration de la photographie et de la cinématographie révèle sa nature de documentariste qui exprime son amour pour le pays natal par un empressement d'énergie et de passion sans réserve, dans le but de saisir des aspects de la vie pour la *mémoire* de son peuple.

Je me souviens de lui en plusieurs circonstances, entre 1950 et 1957 : souvent il arrivait en chevauchant sa moto « Guzzi » - dite 'guzzino' - un sac plein d'appareils photos en bandoulière sur son anorak gris, pour photographier la petite église de la Magdeleine à Gressan : mais son attention était davantage attirée par la vie que par les choses ; par les enfants assis sur le petit pont du torrent, par les activités, par la fatigue quotidienne des habitants de nos campagnes.

Je le vois encore, vers 1952 je crois, dans le théâtre de l'école de Gressan, en train de projeter un documentaire illustrant le travail de reboisement de la colline entre Villeneuve et Saint-Nicolas et un autre sur la championne olympique de ski Giuliana Chenal Minuzzo. J'ai un souvenir précis de lui le 23 septembre 1954, lorsqu'il monta à l'alpage au Chacard, près de Pila, pour prendre des photos (et peut-être tourner un documentaire...) de la désalpe.

Pendant sa carrière il tourna encore bien d'autres documentaires, parmi lesquels rappelons « Aldo dice : 26 per 1! » sur la vie des maquisards et sur l'insurrection au Piémont, tourné en collaboration avec d'autres opérateurs et conservé auprès du Centre *Gobetti* à Turin.

Mais, quand on parle des pionniers du cinéma documentaire en Vallée d'Aoste, il ne faut pas oublier Silvio Luigi Novaro. Luigi est né le 1^{er} novembre de 1992 à Imperia et, dès l'âge de 13/15 ans, grâce à l'amitié qui le liait à un opérateur et propriétaire d'une salle de cinéma, il a pu voir tous les films qui étaient au programme à cette époque depuis un poste d'observation privilégié : l'œil-de-bœuf de l'opérateur...

Dès lors, sa culture cinématographique s'est progressivement élargie, même par la lecture de revues de l'époque : « Cinema », « Bianco e nero », « Cinema Nuovo ».

Novaro fait son service militaire en Vallée d'Aoste, tombe amoureux des lieux et d'une fille qu'il épouse. Revenu du Monténégro après le 8 septembre, il fixe sa demeure en Vallée d'Aoste, où il travaille en tant qu'assureur et s'occupe encore de cinéma, en fondant, vers 1950, un Ciné-club d'environ 600 associés qui voulaient voir les films interdits pendant le fascisme, comme « La grande illusion » de Renoir, qui fut présenté, pour l'occasion, par le fameux critique de cinéma Guido Aristarco. Les projections avaient lieu dans les salles des cinémas Italia, Corso, Partisan d'Aoste. Les associés étaient pour la plupart des enseignants ou des employés de la société sidérurgique Cogne.

C'est dans cette période que Luigi, qui connut aussi Bérard, chargea le magasin *Ostinelli* à Aoste de lui commander une caméra Paillard 16 mm, dans le but de faire du cinéma.

Novaro² m'a dit récemment : « ...j'ai toujours aimé l'histoire locale, la vie de la campagne. J'aime les valdôtains de la campagne, parce que je trouve qu'ils sont plus sincères, limpides, différents de ceux qui habitent en ville, ...les noms des vaches, ...la montagne, c'est une passion pour moi. Quand quelqu'un dit : nous avons ceci et cela, je réponds que nous, nous avons les vaches ! Songez à une reine s'appelant Melina, ... c'est trop beau ! »



Son premier film est une sorte de guide didactique illustrant la vie sociale et les caractéristiques des pays de la Vallée d'Aoste, qui suit le parcours de la Doire Baltée, de Courmayeur à Pont-Saint-Martin.

L'envie de Luigi de faire du cinéma, qui était aiguisée par les changements en cours, buta bientôt contre la conviction qu'il n'est pas possible de faire du cinéma tout seul. Les problèmes techniques et de relation avec les sujets à filmer... sont complexes et requièrent un travail d'équipe.

Luigi Novaro connaît Edy Tillot vers 1956, lorsque ce dernier a 16/17 ans³ ; pendant deux ans Edy fréquente la maison Novaro, en démontrant de l'intérêt pour le cinéma, en partageant avec Luigi la passion pour les traditions valdôtaines et pour la vie sociale de la Vallée d'Aoste. D'un échange continu d'idées et d'expériences, naît une alliance sur des projets de films de fiction et de documentaires, la connaissance du patois de la part de Tillot aidant.

Il en résulte, par exemple, le premier film d'Édy tourné à Saint-Vincent et celui, réalisé avec Novaro, tourné dans l'alpage de By. Beaucoup d'autres travaux ont été faits en collaboration, comme, par exemple, celui qui concerne le carnaval

de la Comba Freida à Saint-Oyen puis, lorsque Édý allait être embauché par la Rai, pour laquelle il réalisait déjà des services en tant que reporter, il mourut avec Corrado Gex à Ceva (Cuneo) dans un accident d'avion. Dès lors, Luigi perd un peu de son courage, il n'a plus vraiment envie de continuer et se dédie à son activité de commerçant. Néanmoins, il pense qu'au fil des ans, sa passion pour le cinéma a toujours été latente.

Deux âmes vivent dans leur projet : sous l'aspect documentaire, l'équipe Novaro-Tillot exprime la conscience que la culture locale et ses changements en cours sont importants, et qu'ils doivent être fixés sur la pellicule sans attendre plus, parce qu'ils vont disparaître... Il s'ensuit plusieurs documentaires à caractère *anthropologique* ; le montage ne compte pas, quelqu'un s'en chargera ou on le fera par la suite, pour autant qu'on a fixé l'image de ce moment unique. D'autre part, cette conscience documentaire à la valeur historique et sémantique indéniabie s'accompagne au désir de réaliser en même temps des fictions, interprétées par des personnages locaux plus ou moins grotesques.

Tel est le morceau sur le carnaval de Saint-Oyen.

Leur recherche s'est déployée sans grands moyens, mais avec un grand dévouement personnel et elle a trouvé des héritiers idéals dans les expériences juvéniles conduites par le Groupe Cinéma dont j'ai fait partie, en 1974, au sein de l'Association des Centres culturels de la Haute Vallée.⁴ Il existe ainsi une inconsciente action de *continuité* entre des personnes différentes, qui ne se connaissent pas, un dialogue à distance portant le même impératif : fixer sur la pellicule les moments uniques d'une civilisation qui est en train de disparaître à jamais.

Mais la technologie apporte ces années-là de grands changements. En effet les premiers magnétophones pourvus de vidéo apparaissent, un peu lourds, mais éclectiques, qui révolutionnent et rendent plus flexible la communication par images, qui seront utilisés par plusieurs organisations, dont la TV publique et les premières TV privées (et même le Syndicat pour les cours des 150 heures). La pellicule tend à disparaître.

En 1979 entre en fonction le siège régional RAI qui, par la rédaction du TG3 et par la structure-même de ses programmes, fournit sur le terrain de nouvelles possibilités et professions dans le domaine de la communication par images, dont la présence sur le territoire, par l'emploi d'outils sophistiqués basés sur le format 3/4» (Umatic-BVU), fait progresser remarquablement la communication visuelle. On passe de la pellicule au journalisme de télévision ENG⁵. L'amélioration technologique rend plus souple le tournage, mais il faudra encore attendre pour voir mûrir une manière de percevoir la réalité qui s'apparente à la passion des pionniers.

Il faudra attendre le début des années 80 pour constater que même les médias préposés approchent la culture locale avec respect et intérêt, avec la conscience de témoigner d'une civilisation qui ne vient guère des ténèbres, mais de loin, d'une

ancienne sagesse faite de travail, de capacité de trouver, avec peu de moyens, les solutions adéquates à ses propres besoins dans des conditions parfois extrêmes : une richesse qui n'est pas toujours spectaculaire mais qui mérite d'être étudiée profondément...

DES ARCHIVES POUR LE CINÉMA VALDÔTAIN

Je suis convaincu qu'il faut se prodiguer pour jeter un pont entre le passé et le présent : documenter signifie, sous ce rapport, laisser une trace de nos racines aux générations futures ; faire connaître le passé dans le but de fournir des éléments pour une réflexion et une lecture non superficielle du présent.

J'aimerais que les productions de ces pionniers et d'autres, peut-être même inconnus, soient recueillies dans le cadre d'une recherche circulaire visant à constituer les Archives régionales du Cinéma de la Vallée d'Aoste.

Dans ce but, j'estime qu'il faut étudier la matière selon les deux directions suivantes :

- rechercher sur le terrain les matériels de la / sur la Vallée d'Aoste, sans négliger aucune filmographie produite ;
- rechercher les liens culturels et techniques entre les réalisateurs locaux et les mouvements cinématographiques nationaux et internationaux, pour mieux comprendre l'élaboration locale.

Le BREL œuvre déjà dans cette direction. Je souhaite, en outre, que cette initiative soit accompagnée d'autres encore, visant à former de nouvelles recrues pour la réalisation cinématographique.

En effet il est nécessaire et urgent de continuer à documenter l'évolution de notre *Civilisation alpestre* dans ses changements, dans le cadre d'une Culture universelle à laquelle nous voulons apporter notre modeste contribution, mais non moins originale et consciente.

Ce que nous filmons aujourd'hui constituera, dans peu de temps, la mémoire de notre culture. Il faut donc filmer, documenter, pour continuer, par les moyens plus aisés dont nous disposons aujourd'hui, mis à notre disposition par la *révolution numérique*, la voie ouverte par nos pionniers.

NOTES

¹ Interview d'A. Impérial à l'abbé Fosson du 13 février 2003 (le témoin a cent ans !)

² Propos recueillis par Albino Impérial le 29 janvier 2003.

³ Tillot est né en 1939

⁴ cfr. le cyclostylé de la fondation du groupe du 10 octobre 1974.

⁵ De l'anglais : Electronic New Gatering